

# Plume de poète



Illustration : Aurélia Pourriau

AP-2018

PLUME DE NATURALISTES

numéro 9  
déc. 2025

La rubrique « Plume de poète » de la revue « Plume de naturalistes » accueille des poèmes où la nature est le thème central.

Ils ne sont donc pas dédiés à des sentiments pour une personne, même sous la forme d'allégories faisant référence à la nature.

Les poèmes présentés sont pour la plupart des créations originales, soumises à la revue par leurs auteurs.

Certains peuvent cependant avoir déjà été édités, soit récemment à compte d'auteur

(ils sont alors proposés à la revue par ce dernier),

soit dans des recueils anciens, oubliés ou trop méconnus

(ils peuvent être portés à la connaissance de la revue

qui s'assurera alors qu'ils sont libres de droit,

ou obtiendra l'autorisation des héritiers et/ou dépositaires de l'œuvre).

La «qualité» d'un poème

ne correspond pas à un standart de forme ou d'inspiration :

c'est la correspondance, à un moment donné, entre un assemblage de mots et le ressenti d'un lecteur qui crée une émotion heureuse ou puissante.

Cette rubrique a été créée pour enrichir, au sein de la revue, la palette des nuances de perception humaine de la Nature.

A chacun d'y rencontrer ses propres résonnances.



# SOMMAIRE

<b>Voir</b> par Jean BONNET	p. 385	<b>Je connaissais Sappho... qui est Lya ?</b> par Jean BONNET	p. 393
<b>Bois-le</b> par Jean BONNET	p. 385	<b>Haïkus</b> par Cécile DENIS	p. 394
<b>Valse rouge</b> par Jean BONNET	p. 386	<b>Jean Roché</b> par Michel BARATAUD	p. 395
<b>Comme un papillon</b> par Jean BONNET	p. 386	<b>La pie</b> par Michel BARATAUD	p. 397
<b>Si tu appelles</b> par Jean BONNET	p. 387	<b>Vertige minéral</b> par Michel BARATAUD	p. 399
<b>Le temps d'un lombric de cinquante</b> par Jean BONNET	p. 387	<b>Mues climatiques</b> par Michel BARATAUD	p. 401
<b>L'odeur</b> par Jean BONNET	p. 388	<b>L'Amour en fleur</b> par Philippe FAVRE	p. 403
<b>Ici, ce lieu</b> par Jean BONNET	p. 388	<b>Haïkus</b> par Philippe FAVRE	p. 404
<b>Personne ne se plaint</b> par Jean BONNET	p. 389	<b>Le Coquelicot</b> par Jean-Marc CUGNASSE	p. 405
<b>Pur et net</b> par Jean BONNET	p. 390	<b>Flirt chez le Faucon pèlerin</b> par Jean-Marc CUGNASSE	p. 406
<b>Chante !</b> par Jean BONNET	p. 391	<b>Des vies pour des papillons !</b> par Jean-Marc CUGNASSE	p. 407
<b>Aquila</b> par Jean BONNET	p. 392	<b>Fugace chevêche</b> par Jean-Marc CUGNASSE	p. 409
<b>Épicé mélange des collines</b> par Jean BONNET	p. 392	<b>La rivière apaisante</b> par Jean-Marc CUGNASSE	p. 410

<b>La panthère captive</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 411</b>	<b>Des œuvres d'art naturel</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 431</b>
<b>Le faucon hybride</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 413</b>	<b>Le ballet des hirondelles</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 432</b>
<b>Un instant avec le gypaète</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 414</b>	<b>Le survol du goéland</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 433</b>
<b>Quand vient la nuit</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 415</b>	<b>Devenir vautour fauve</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 435</b>
<b>Regard d'un Magot sur le monde des humains</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 417</b>	<b>La forêt habitée</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 437</b>
<b>La senteur du pétrichor</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 419</b>	<b>Tisseuses</b> par Fabrice RODA	<b>p. 438</b>
<b>S'envoler vers</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 421</b>	<b>Le saule creux</b> par Pascal PINEL	<b>p. 439</b>
<b>Secret toxique</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 423</b>	<b>Quand la pluie tombe</b> par Pascal PINEL	<b>p. 440</b>
<b>En présence des bouquetins</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 424</b>	<b>Les arbres immobiles</b> par Pascal PINEL	<b>p. 441</b>
<b>Au-delà de l'apparence</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 425</b>	<b>Juste ça</b> par Pascal PINEL	<b>p. 442</b>
<b>La corneille noir-lumière</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 426</b>	<b>J'ai retrouvé le vent</b> par Pascal PINEL	<b>p. 443</b>
<b>Des arbres pour l'Asie</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 427</b>	<b>Je rêve de m'endormir</b> par Pascal PINEL	<b>p. 444</b>
<b>Evolution, progrès, évaluation</b> par Jean-Marc CUGNASSE	<b>p. 429</b>	<b>Envol</b> par Pascal PINEL	<b>p. 445</b>
		<b>Équinoxe</b> par Pascal PINEL	<b>p. 446</b>

**Pulsion**  
par Pascal PINEL

**p. 447**

**Le chant du monde**  
par Pascal PINEL

**p. 448**

**L'oiseau céleste**  
par François MERLET

**p. 449**

**Sous-bois**  
par François MERLET

**p. 450**

**Coucher de soleil**  
par François MERLET

**p. 451**

**Jean-Henri FABRE**  
par Pèire THOUY

**p. 453**

**La Cigalo e la Fournigo**  
par Jean-Henri FABRE

**p. 455**

**Lou Verbouisset**  
par Jean-Henri FABRE

**p. 463**

**Lou Ventour**  
par Jean-Henri FABRE

**p. 467**



© Michel JAY

# Voir

Jean BONNET

« dites-lui »  
fait l'oiseau  
et après lui  
la petite branche oscille  
comme il faut !

## Bois-le

(dix sept heures dix - *Aquila chrysaëtos* - sept minutes de grâce)

Jean BONNET

avec ton âme ...  
avec ce que tu veux

depuis que tu as découvert  
- le vol -

noyé du ciel ...  
adorateur des ailes

... les siennes  
jusqu'à l'ivresse :

bois-le  
dans le ciel bleu

dans les nuages  
dans tes jumelles

... bois-le !

## Valse rouge

| Jean BONNET

par milliers  
gouttes de sang au cœur noir  
coquelicots qui tournent  
- quand je passe -  
qui survolent et frôlent  
le toit des graminées !

## Comme un papillon

| Jean BONNET

une coulée entre les falaises  
là où il y avait plus  
- de la terre -  
comme un grand papillon  
sans bouger  
l'aigle est venu s'étaler  
contre la pente sévère ?

## Si tu appelles

Jean BONNET

si tu appelles  
non pour être sauvé  
mais faire partie  
du grand tout,  
les mésanges  
te reconnaissent  
... et même les vers  
de terre !

## Le temps d'un lombric de cinquante

Jean BONNET

le temps qu'un lombric  
- de cinquante -  
disparaisse de ma vue  
- va et vient  
des contractions  
et point d'interrogation -  
  
... la corneille n'est pas venue !?

## L'odeur

| Jean BONNET

si si buis  
en fleurs  
pipi frais  
dans mon coeur !

## Ici, ce lieu

| Jean BONNET

les gloussements  
du rossignol  
contre l'eau pure

la suavité  
des moutardes sauvages  
se mêle  
à l'érotisme  
des peupliers noirs

la mésange à longue queue  
tellement fine  
dans les chatons des saules !

# Personne ne se plaint

Jean BONNET

à ce petit crépitementsur leurs feuilles

- il pleut -

personne  
ne dit rien

... les arbres  
sont les plus attentifs !

# Pur et net

Jean BONNET

pur et net – gris et blanc,  
glissant dans l'air  
rapide et précis,  
négociant les virages  
à quelques mètres au-dessus  
de la petite route...

devant mon capot  
le petit épervier  
utilise ma voiture  
pour saisir quelque oiseau  
qui serait effrayé  
par l'auto !?

# Chante ! *Falco peregrinus*

Jean BONNET

parce que ça clignote  
à trois kilomètres  
c'est vivant au rocher,  
c'est la tête grosse  
du faucon à moustaches  
avec du blanc au col

- du ventre au vol -

la fusion de sa beauté  
avec la proie à l'arrache  
et pourtant c'est un soir  
de tendresse  
un baiser de détresse  
... et la vie à chanter

- du cœur au ventre -

# Aquila

| Jean BONNET

par-dessus  
les romarin en fleurs  
rayés d'abeilles  
et que je sens ...

par-dessus  
les collines sensuelles  
son regard magistral  
... et que je ressens !

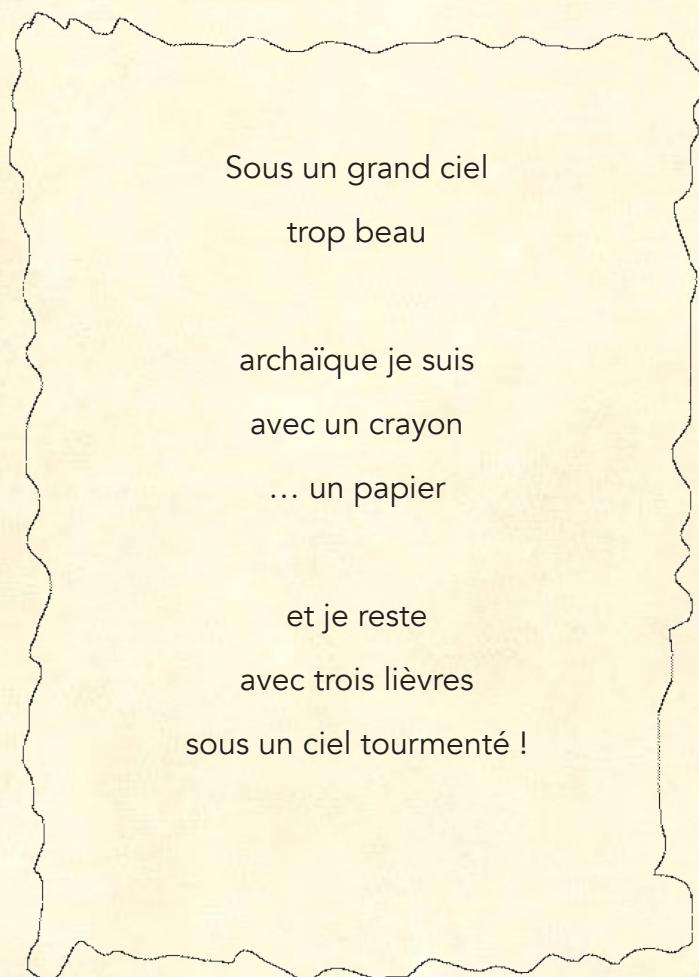
## Épicé mélange des collines

| Jean BONNET

les aiguilles des cyprès  
dans une botte de garrigues,  
je veux dire des collines  
mélangées ...  
ce parfum poivré-ambré  
chaleureux des résines !

# Je connaissais Sappho ... qui est Lya ? L'IA ?

Jean BONNET



Sous un grand ciel  
trop beau

archaïque je suis  
avec un crayon  
... un papier

et je reste  
avec trois lièvres  
sous un ciel tourmenté !

# Haïkus

| Cécile DENIS

Grande elle étincelle  
dans le vert étang marchant  
sur deux allumettes

L'aigrette se fige  
avant de lancer son cou  
bec poignard au bout

Un menu poisson  
se tortille dans l'étau  
disparaît d'un trait



© Jean-Luc NAUDIN

## Jean Roché

Michel BARATAUD



L'Oiseau musicien orphelin  
Sittelle privée de refrain  
Une grande figure s'efface  
Une légende suit sa trace

Mon ami mon maître  
Perceur de fenêtres  
Pionnier solitaire  
Le son en bandoulière

Fabre a battu la mesure  
De ton éveil à la nature  
A la demande de Rostand  
Tu arpentaient les champs

Le charme de l'oiseau chanteur  
A fait de toi un laboureur  
Semant sur microsillon  
L'éveil de nos pavillons

Me prêtant une oreille sensible  
Pour des Ballades dans l'inaudible  
Tu fis matière de mes pensées  
A cet appel mon orgueil a cédé

Mais toute gloire est vaine  
Quand l'amitié est en peine  
Ton visage ta voix tutélaires  
Sur l'alouette partent dans l'éther

Tu as choisi le premier avril  
En un clin d'œil coupé le fil  
Ultime facétie d'un garnement  
Qui sera toujours au printemps

1<sup>er</sup> avril 2025



© Pavel MACEK  
gravure sur linoléum

## La pie

Michel BARATAUD

Sous le charme du paysage  
Du haut de mon promontoire  
Je rêve en attendant l'orage  
Dans la lueur velours du soir

Juin éclate ses tons de verts  
Bruissant de feuilles nouvelles  
Les insectes dansent dans l'air  
Brassant les parfums de leurs ailes

Lucarne du temps offerte à la douceur  
Alors que le ciel rassemble ses forces  
Curieux mélange qui imprègne l'humeur  
D'une attente fébrile qu'un rien amorce

Dans un jaillissement tout de blanc et noir  
Une pie en vol pourfend cette toile tendue  
Trublion joyeux elle raye le concert du soir  
Jacasse sur le merle tout de solennité vêtu

Tel un Pierrot couché en croissant astral  
Une enseigne pour délices sucrés de l'enfance  
L'oiseau qui semble faire de la lune son égale  
A la pointe d'un épicéa se pose en silence

-----

Comme en écho à mes rêveries solitaires  
La pie semble poser son regard sur la Terre  
Troublante unité de deux pensées  
Un défi à la froide raison consacrée

Longtemps nous restons en contemplation  
Deux images miroir, éphémère union  
Puis l'oiseau s'évapore dans l'air du soir  
Me laissant terrien éclairé d'un espoir

juin 2025



© Michel JAY

## Vertige minéral

Michel BARATAUD

Coupant la montagne en un pan vertical  
Une falaise tend la toile de sa roche nue  
Sa majesté calcaire qui comble la vue  
Déroule le parchemin d'un conte abyssal

Myriades de particules vivantes et minérales  
Qui durant des millénaires ont sombré  
Au fond des ténèbres océanes et formé  
En couches des reliques monumentales

Ô temps profond tes distances insondables  
Ne révèlent à nos yeux qu'un raccourci  
De prodigieux dépôts endurcis  
Et de poussées telluriques formidables

Alors que le vent même, vainement s'entête  
À éroder cet espace-temps qui lentement s'érige  
Nous, humains, au lieu d'être pris de vertige  
Défions la nature sur nos chevaux de conquête

Criant fort et portant haut la tête  
Nous, minuscules et insolents  
Nous, éphémères et impatients  
Parlons de sauver la planète

juillet 2025



© Michel BARATAUD

# Mues climatiques

Michel BARATAUD



© Jean-Baptiste PONS

Doux sifflets unis pour la vie  
 Vers quel avril êtes-vous partis ?  
 Le vallon discret porte le deuil  
 De la mélancolie du Bouvreuil

La tête jaune du Bruant  
 N'égrène plus son trille lacinant  
 La chaleur des étés a eu raison  
 De cet amoureux du frisson

Le discret Grimpereau des bois  
 Remonte l'écorce au noroît  
 Il cède à son compère des jardins  
 Les sombres hêtraies du Limousin

En saulaie le chuintement réche  
 Qui donnait un air revêche  
 À la Mésange boréale  
 Monte en gamme altitudinale

Rameaux du Sapin pectiné  
 Pleurez le roitelet huppé !  
 Il reste le triple-bandeau  
 Qui seul orne vos rameaux

-----  
La nature sait combler le vide  
Et même en ces temps arides  
Colore l'air d'autres clamours  
Donne aux chants d'autres couleurs

Auparavant peu encline  
À vivre au faîte des collines  
La Huppe désormais y entonne  
Son chant doux et monotone

L'Afrique nous envoie ses enfants  
Aux cris roulés et vol ascendant  
Le Guêpier habite une peinture  
Dont nul ne peut copier l'allure

L'Elanion tel un spectre clair  
De ses ailes noires brasse l'air  
De notre bocage d'Aquitaine  
Loin de ses terres africaines

-----  
Nous perdons de beaux souvenirs  
Les ailes de l'enfance dans un soupir  
Mais il reste le souffle du printemps  
Qui toujours reverdit notre sang



# L'Amour en fleur

ou Sonnet à une Fleur nouvelle ; à Véronique B\*\*\*

Philippe FAVRE



Toute la Gente ailée a pris son envolée  
Vers un petit jardin sur les hauteurs d'Embrun ;  
Un tapis de rosée illumine une allée  
Où piétent des Serins aux senteurs du matin...

La Nonnette babille au milieu des charmilles  
Sous l'œil d'un Bec-croisé qui vient de se poser ;  
Le Rossignol habille un frêne de ses trilles  
Qu'un Pic vient de quitter pour d'autres cavités...

Prêt à la vocalise, au tempo d'une bise,  
La Gente ailée de mise affine la reprise  
D'une première en chœur donnée avec ardeur...

C'est à la fin de l'aube où retentit cette Ode,  
Chantée avec le Cœur, pour un *Amour en fleur* :  
L'unique station de Véronique des Audes\*!

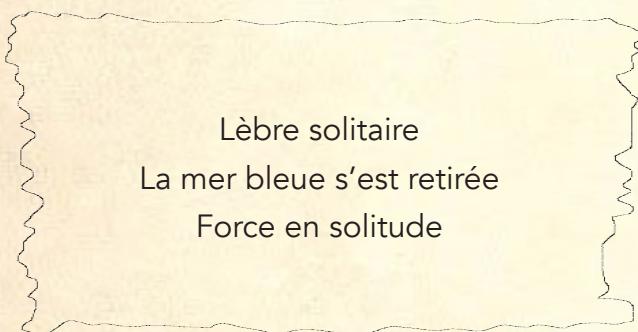
\* *Veronica audesiensis*

4 février 2025



# Haïkus

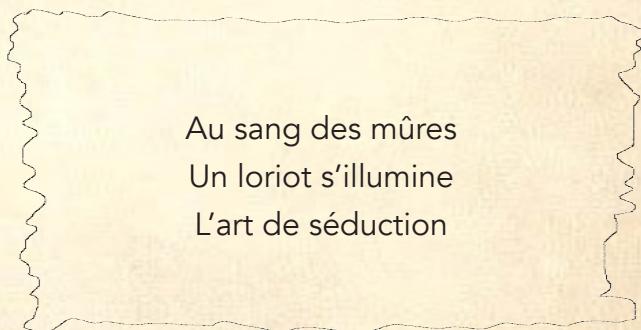
Philippe FAVRE



© Philippe FAVRE



© Philippe FAVRE



# Le Coquelicot

Jean-Marc CUGNASSE

Rouges pétales d'un soir  
Au cœur noir,  
Perchés sur leur tige  
Fragile,  
Dansent  
Avec élégance  
Au rythme enivrant  
Du souffle du vent.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Flirt chez le Faucon pèlerin

Jean-Marc CUGNASSE

Loin du froid sibérien,  
Le climat indien  
Offre le temps d'une saison  
Sa clémence au faucon,  
Guidé par sa mémoire ancestrale  
Vers cette destination hivernale.

De nouvelles espèces  
Dans de nouveaux espaces,  
De nouveaux repères à trouver  
Sans délai,  
Des relations à accorder,  
Sa vie est à réinventer.

La présence d'un escarpement rocheux  
Et d'un faucon cantonné  
Lui indiquent bientôt un site avantageux  
Et l'encouragent à s'y installer.

Bien que seulement apparentés,  
Une concorde apparaît  
Entre le natif et l'étranger,  
Et un ballet aérien tout en proximité  
Précède des unions inattendues,  
Sans lendemain en vue.

Cette relation à contresaison  
Révèlerait-elle chez ces pairons  
Doués de sensibilité,  
Une attirance empreinte de sensualité ?

Ce poème est inspiré de relations de couples observées : par Munir Virani entre un mâle de *Falco peregrinus peregrinator* résident dans le nord de l'Inde et une femelle de *Falco peregrinus calidus* hivernante originaire de contrées nordiques ; par des observations personnelles à contresaison en France.



# Des vies pour des papillons !

Jean-Marc CUGNASSE

De tous temps et par malheur,  
Les guerres ont donné à croire  
Que des jours meilleurs  
Emergeraient des victoires.

La vie des soldats y était sans intérêt  
Et les champs de bataille recevaient  
Le dernier souffle de vie de ces pions  
Trimballés au gré des décisions.

Cette violence nourrie d'oppositions  
Au service d'intérêts partisans,  
A persisté dans le temps,  
Ouvrant même de nouveaux fronts.

Aujourd'hui, elle cible subrepticement  
Ou même ouvertement  
Des combattants non violents  
Qui défendent les droits du vivant.

Militer ou être réfractaire  
Peut coûter la liberté ou la vie  
Pour servir des milliardaires  
Et leurs aspirants guidés par l'envie,  
Qui présagent naïvement  
Le doux bruissement du ruissellement.

Qu'importe si les profits sont périssables  
Et les plaies durables !

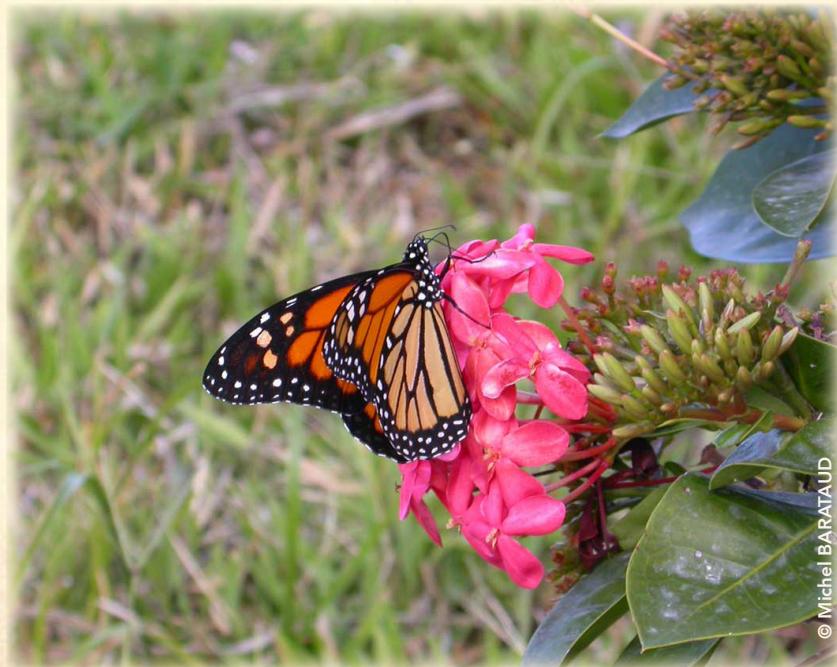
Et que vaut la vie de papillons  
Face aux profits en millions  
Qui permettent à quelques-uns d'habiter  
Des « paradis » préservés ?

Dérisoire, ce lien avec la diversité du vivant  
Qui nous nourrit depuis la nuit des temps ?  
Dérisoire, ce long cheminement  
Qui nous enrichit depuis la nuit des temps ?

Dériosoires, les messages propagés  
Et le sacrifice de centaines de vies de militants  
Pour susciter ce dialogue avec le vivant,  
Pour réenvisager notre place et nos responsabilités ?

Papillons Monarque,  
Pollinisateurs en terre canado-américaine  
Qui hivernez par million en terre mexicaine,  
Dans les forêts du Michoacan,  
Laissez-nous rêver un instant  
Que le papillotement de vos ailes colorées  
Eveillera l'émotion au cours de ce long trajet  
Et dessillera le regard de nos « monarques »  
Sur la perniciosité des profits momentanés,  
Sur l'urgence de vivifier nos liens avec le vivant  
Au sein d'une terre partagée,  
Sans mur frontalier excluant.

Ce poème a été inspiré notamment par les nombreux militants mexicains qui ont perdu la vie dans le combat pour la préservation de forêts de l'Etat de Michoacan et des papillons Monarque, ces derniers s'y rassemblant par millions pour passer l'hiver au terme de leur migration depuis les Etats-Unis et le Canada. Pour mémoire, l'ONU a recensé près de 200 vies militantes éteintes dans le monde en 2023.



# Fugace chevêche

Jean-Marc CUGNASSE

Le jour était finissant,  
Calme, apaisé,  
Loin des hommes et de leurs cités,  
Et j'étais seul en cet instant.

La composition du paysage,  
Les couleurs mobiles,  
Les odeurs subtiles  
Révélaient un tableau hors d'âge.

Soudain une petite silhouette tout en rondeur  
Comme par enchantement m'est apparue,  
Née de la branche feuillue,  
Instant ordinaire mais magique à cette heure.

Elle plonge vivement dans la prairie  
Ex abrupto, le temps de dire « oh ! »,  
Coup de pinceau enchanteur dans mon tableau,  
Elle disparaît à ma vue avec sa souris.

Oublié le trouble dissipé,  
Oubliée cette mort consommée,  
Je retrouve la sérénité de ce paysage du soir  
Dont les couleurs ont évolué vers le noir.



© Jean-Marc CUGNASSE

# La rivière apaisante

Jean-Marc CUGNASSE

Il n'y a pas de décor factice, pas de spectacle,  
Pas de rideau qui tombe, pas d'embâcle,

Il y a seulement la rivière qui réunit  
De nombreuses vies,

Et la caresse gourmande de l'eau  
Qui enveloppe ton corps consentant,  
A la fois libre et innocent,  
Qu'importe les mots.

Tes tracas entêtants,  
Tes soucis et chagrins  
Sont emportés au loin  
Par le courant.

Je vois alors ton visage dévoilé,  
Comme libéré,  
Je vois dans tes yeux  
La couleur des jours heureux.

La visite à cette mère qui garde en son sein  
La mémoire des vivants de passage dans son lit,  
T'a offert en partage leur énergie  
Diluée dans son flot sans fin.

Sourcée de ces empreintes conservées,  
Tu prends place sur la berge, apaisée,  
Et ton corps offert au soleil chaleureux  
Peut enfin jouir d'un réconfort précieux.

# La panthère captive

Jean-Marc CUGNASSE

Le félin parcourt inlassablement son enclos  
Dont il en connaît les moindres parties,  
Rêvant entre deux repos  
De transformer l'ennui en envie.

Ses distractions sont limitées  
Aux évolutions de ses voisins encagés,  
Au passage répétitif d'humains  
Et à celui, journalier, du gardien.

Il guette la caresse du soleil,  
Le corps alangui,  
Ignorant l'instant qui fuit,  
Mais les sens en éveil.

Le regard absent,  
Il fixe le tronc de l'arbre sénescient  
Qu'il souhaiterait grimper,  
Marquer de ses griffes acérées.

Il rêve d'espace et de temps,  
De choisir sa manière d'être vivant,  
D'affirmer sa personnalité,  
De connaître, prévoir, risquer.

Il aimerait traquer, ruser et gagner la proie  
De son choix.  
Il aimerait la consommer, la partager  
Puis se baigner.

Il aimerait rencontrer des congénères,  
Choisir sa partenaire  
Dans l'intimité,  
S'é nirver de liberté.

Foin des besoins vitaux standardisés,  
Des rations quotidiennes équilibrées,  
Il rêve de fuir cette prison « dorée »  
Qui le désanime par paliers.

Il rêve de liberté et du meilleur  
Devant ces passants qui le dévisagent,  
Contraints par un itinéraire signalé  
Au sein de l'espace aménagé  
Et délimité par une enceinte qui les engage,  
Illusionnés sur leur liberté virtuelle à l'extérieur.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Le faucon hybride

Jean-Marc CUGNASSE

Je suis un faucon  
Sans nom,  
Un hybride  
Comme ils disent.

Né d'une improbable fréquentation,  
Mes parents ne se sont  
Jamais rencontrés.  
C'est un humain qui les a trompés.

Je ne connaîtrai  
Durant ma vie faussement épique  
Aucun semblable car je suis imprégné,  
Comme ils disent.

Il paraît que je suis le plus beau de l'équipage,  
Plus rapide que mes congénères bien nés,  
Et que je serai un tueur redoutable.  
C'est pour cela que j'ai été créé.

Je suis un faucon sans nom, à leur guise,  
Un hybride comme ils disent,  
Qui doit réaliser leur rêve  
Sans avoir moi-même le droit au rêve.

Je ne connaîtrai de la vie  
Que la liberté conditionnelle à vie,  
Sans avoir pourtant failli une seule fois,  
Juste parce que je n'ai pas de droit.



© Christiane PERCHE

# Un instant avec le gypaète

Jean-Marc CUGNASSE

Histoire d'eau,  
Histoire d'os !

L'une est source de vie  
Infinie,  
Au-delà même de son lit.

L'autre a une deuxième vie  
Grâce à l'oiseau qui par magie  
Le transforme en vie.

Ainsi va la vie  
Dans cette montagne d'Ethiopie.



© Vincent Munier

Ce poème est inspiré d'une photo de Vincent Munier  
(que nous remercions pour son amicale autorisation)

[https://www.photoby.fr/fr/solitudes/1760-vm-  
sov53-gypaete-barbu-massif-du-simien-ethiopie.html](https://www.photoby.fr/fr/solitudes/1760-vm-sov53-gypaete-barbu-massif-du-simien-ethiopie.html)

# Quand vient la nuit

Jean-Marc CUGNASSE

La nuit arrive doucement,  
Comme la caresse d'un amant,  
La nuit magicienne qui chaque soir  
Change le bleu en noir.

Avec la complicité de la lune,  
La chouette et autres noctambules  
Commencent leur vie nocturne  
Dans mes paysages diurnes.

Et moi j'entre dans le pays des rêves,  
Au chaud dans ma bulle, le temps d'une trêve.  
J'imagine alors le peuple des ombres troublé  
Par des vols silencieux et des pas feutrés.

Je vois le mulot en alerte,  
Grignotant avec gourmandise une noisette,  
Soudainement interrompu par la belette  
Qui l'observait depuis sa cachette.

Je surprends le vol de l'effraie  
Qui tangue lentement au-dessus du pré,  
Dans un silence absolu,  
Et le campagnol qui ne l'a pas vue.

Dans ce monde réinventé  
Qui n'est plus le mien le temps d'une nuitée,  
Mes préoccupations s'enfuient,  
Mon esprit s'égare sans bruit.

Mes pensées s'entremêlent,  
Mes inspirations les repeignent,  
Ma vie se réordonne  
Tandis que la nuit prépare une nouvelle donne.

Demain viendra assez tôt,  
Qui fera se rouvrir mes yeux clos  
Et oublier ce monde inversé  
Dans lequel je me suis évadé.



© Jean-Marc CUGNASSÉ

# Regard d'un Magot sur le monde des humains

| Jean-Marc CUGNASSE

Loin de l'Afrique du Nord  
Où leurs ancêtres vivaient en liberté,  
Des magots habitent le Rocher,  
A Gibraltar, à l'initiative des Maures.

Jadis animaux de compagnie  
Pour colons en mal du pays,  
Ils sont des mascottes cocoonées aujourd'hui  
Par les gibraltarien-ne-s qui organisent leur vie.

Devenus des animaux politiques  
Entretenus un temps par l'armée britannique,  
Les magots contraints à l'oisiveté sur ce site étroit  
Ont traversé les siècles mais pas le détroit.

Nourris, choyés et logés sur ce rocher,  
Les magots cantonnés à cette prison dorée  
Seraient plus chanceux que leurs ancêtres forestiers,  
Anonymes et en déclin dans des habitats perturbés.

Penché sur une branche surplombant le vide,  
Un vieux magot regarde passivement  
Les va et vient des humains bruyants  
Qui fourmillent dans la ville.

Sans doute songe-t-il à leur vision  
Partiale du monde, à leur vanité,  
A leur faculté de décider des libertés allouées  
Aux non humains pourtant doués d'intelligence et d'émotion.

Mais sa pensée est distraite bientôt  
Par des touristes en quête de photos,  
Le prix à payer en contrepartie d'égards mesurés  
Au sein de l'espace que les humains se sont attribué.



© Jean-Marc CUGNASSÉ

# La senteur du pétrichor

Jean-Marc CUGNASSE

Quelques pas dans la hêtraie  
Après que la pluie a cessé,  
Quelques pas sur le sol encore chaud,  
Imprégné de son eau,  
Quelques pas sur la litière  
De milles vies l'héritière.

Quelques pas encore  
Et le parfum du pétrichor  
Que l'humus me donne en partage  
Alors qu'il s'exhale, volage,  
Apporte une touche sensible au tableau  
En ce lieu déjà si beau.

Cette douce fragrance, ce matin,  
Me met en lien  
Avec ce sol qui me porte  
Et qui m'a toujours porté,  
Avec ce sol qui, à ma porte,  
M'est pourtant un espace ignoré.

Il a fallu une ondée,  
Une douce ondée,  
Pour établir un lien,  
Pour nourrir un lien  
Avec ma matrice terrestre,  
Avec ma terre nourricière.



© Jean-Marc CUGNASSE

## S'envoler vers...

Jean-Marc CUGNASSE

Un courant ascendant  
Arpente la grande paroi en éveil  
Que les premiers rayons du soleil  
Mettent en couleur, lentement.

L'aiglon ressent alors leur douceur  
Qui se glisse dans sa couverture plumeuse,  
Lui faisant oublier la nuit de fraîcheur  
Avant d'engager une journée laborieuse.

Ce souffle suscite en lui le désir d'activité  
Sur son manège de rameaux assemblés,  
De sautiller sur place en exécutions répétées,  
D'agiter vigoureusement ses ailes empennées.

L'aiglon semble surpris  
Par ces capacités méjugées de lui,  
Et qu'il découvre progressivement  
Dans ce modeste environnement.

Ces exercices lui font prendre  
Conscience de la fonction et du potentiel  
De chacun de ses organes et de ses membres  
Ajustés par des acquis immémoriels.

L'envie de découvrir ce paysage en vue,  
Que son regard scrute en continu  
Et qui l'enlève aux côtés de ses parents,  
Devient de plus en plus pressant.

Sa hardiesse croît quotidiennement  
Et stimule l'envie aventureuse  
De faire confiance à ses ailes neuves  
Pour emprunter de volages cheminements.

Il ignore ce qu'est risquer,  
Il ignore que son rêve peut se briser  
En quittant la sécurité de l'aire  
Pour la terre inconnue qui l'a vu naître.

Il vit l'envie de déplacer son monde,  
De découvrir d'autres mondes  
Qu'il fera siens,  
Demain.

Viendra cet instant  
Où l'assurance procèdera de sa maturation,  
Viendra cet instant  
Où le départ sera peut-être hâté par ses gesticulations !

Ses ailes lui donneront alors des raisons d'espérer  
Et avec peut-être plus d'effroi que de témérité,  
Il proposera ce jour-là à sa voilure complète  
De s'accorder avec les vents qui tutoient les faîtes.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Secret toxique

Jean-Marc CUGNASSE

Nous sommes des molécules mystérieuses,  
Conçues chèrement par vos soins,  
Pour éradiquer par une chimie dangereuse  
Des indésirables qui contrarient vos desseins.

Nous sommes des molécules affranchies,  
Devenues libres dans leurs vies,  
Avec un pouvoir de nuisance  
Désormais incontrôlable et immense.

Fascinés par nos prodigieuses capacités,  
Vous avez loué les productions « avantageuses »,  
Vous avez moqué les alarmistes de la santé  
Et les nostalgiques des nourritures goûteuses.

Vous avez fermé les yeux  
Sur les chimpanzés défigurés,  
Sur les oiseaux stérilisés,  
Sur les printemps silencieux.

Les alertes qui se succèdent sans fin  
Ne vous font pas dévier de votre chemin.  
Il est trop difficile de remettre en question  
Le pouvoir et le profit que génèrent nos microns.

Nous sommes de simples molécules chimiques,  
Tout ce qu'il y a de plus toxique,  
Qui avons acquis notre liberté d'action  
Sur toute votre planète désormais en perdition.

Mais, chut ! c'est un secret toxique,  
Tout ce qu'il y a de plus toxique !

Poème dédié aux militants de l'association  
<https://secretstoxiques.fr/>

# En présence des bouquetins

Jean-Marc CUGNASSE

Allongé à même la roche,  
Je suis un solitaire,  
Sans congénère  
Dans mon horizon proche.

Quelques touches blanches glissent  
Dans l'intensité du bleu,  
Vagabondent puis s'évanouissent  
Au-delà des sommets rocheux.

Dans cette douce solitude immense,  
Je n'ai pour seuls voisins  
Que quelques bouquetins  
Indifférents à ma présence.

Sont-ils apaisés par mon regard différent ?  
Par ma présence paisible au bord du chemin  
Si peu fréquente chez les humains ?  
M'acceptent-ils comme un vivant différent ?

J'ai plaisir à le penser en cet instant  
En savourant cette proximité partagée,  
Ce moment de paix  
Entre vivants.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Au-delà de l'apparence

Jean-Marc CUGNASSE

Perché sur une éminence rocheuse,  
Le mouflon observait  
Les moutons grégaires qui paissaient  
Dans les pâtures herbeuses.

Ecouteant son expérience,  
Il se tenait à une prudente distance,  
A proximité de terrains d'échappée  
Offrant le plus de sécurité.

Eloigné de ses semblables,  
Il entendait les échanges  
De ces brouteurs intrigants  
Et il percevait leurs messages odorants.

Mais il ne leur ressemblait en rien  
Avec son poil ras, brun-roux et sa selle blanche,  
Devenus chez les moutons laine ondulée et blanche  
Depuis qu'ils sont soumis aux humains et aux chiens.

En novembre, la période des amours  
Encourage dès les premiers jours  
Le mouflon à s'enhardir jusqu'à côtoyer  
Ces êtres énigmatiques et, pour lui, secrets.

C'est alors que le mouflon exogène devine  
Que, loin de leur Anatolie d'origine,  
Ces ovins ont conservé leur communication  
Malgré des siècles de domestication.

Attentif, le berger observe cette proximité,  
Et comprend que son troupeau moutonnier  
A conservé des graines de résistance  
Qui éloignent les barrières de l'apparence.



# La corneille noir-lumière

Jean-Marc CUGNASSE

Un oiseau longe la rive de l'anse  
 En quête de quelque pitance,  
 Lentement,  
 Consciemment.

De loin, sa silhouette paraît couleur d'ébène  
 De la pointe du bec jusqu'aux pattes,  
 Une non-couleur sans charme qui contraste  
 Avec le blanc des goélands sur la grève.

Mais, une observation plus détaillée  
 Révèle que la délicate réflexion de la lumière  
 Transmute le noir de sa livrée  
 En effets métalliques bleus ou verts.

La couleur terminale déconstruite par l'observation,  
 La lumière engage à éloigner cette funeste connotation  
 Que les cultures lui ont attribuées,  
 Et l'image négative du corvidé.

Du noir-lumière au nouveau regard,  
 Gageons que le corvidé trouve quelque grâce  
 Auprès des humains à la faveur de cet outrenoir  
 Qu'enchanta le pinceau de Pierre Soulage.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Des arbres pour l'Asie

Jean-Marc CUGNASSE

La forêt revêtait le versant retiré  
D'arbres centenaires implantés  
Sur sa peau comme une pilosité colorée  
Et riches de parfums saisonniers.

Elle était source et lieu de vie  
Pour une foultitude de vies  
Qui n'avaient aucun secret  
Pour les arbres confidents obligés.

Elle vibrait au passage des vents oiseleurs,  
Elle s'émouvait du chant des oiseaux à toute heure,  
Elle offrait gîte et couvert indistinctement,  
Et maints services plus discrètement.

Elle était terre d'accueil pour le promeneur  
En quête d'ambiances empreintes de chaleur,  
Favorables à la reconnexion racinaire  
Dont il s'égarait si souvent dans son ordinaire.

Mais la forêt est aujourd'hui abattue  
Car après tant d'années de vie partagée  
Ses grands arbres lui ont été retirés  
Et sa peau sensible mise à nu.

Pourrait-elle être davantage meurtrie  
De les savoir en route vers l'Asie  
Pour des opérations financières excessives  
De nébuleuses marchandes cupides ?

Comment envisager ces dépollueurs émérites  
Devenir des grumes inorganiques  
Déplacées sur des cargos géants  
Polluant nos mers et nos océans ?

Comment comprendre qu'il en est  
Qui nous reviendront par le même itinéraire  
Sous forme de produits transformés,  
Souvent pour un usage temporaire.

Comment ne pas se sentir maltraité,  
Par ces polluantes et croissantes exportations  
Destinées à alimenter un consumérisme débridé  
Encouragé au-delà de la raison.

Le pic noir s'en est allé pour plusieurs décennies,  
Réservant son tambourinage aux vieilles futaies,  
Et le promeneur solitaire sans sa compagnie  
S'est éloigné de cette source tarie pour son émotionnalité.

# Evolution, progrès, évaluation

Jean-Marc CUGNASSE

Dans la solitude d'un archipel lointain,  
Quelque part dans l'Océan Pacifique,  
De modestes passereaux polytypiques  
Ont soudain éclairé le monde des humains.

Aucun de ces derniers n'avait prêté attention  
A ces banals pinsons affairés  
Jusqu'à ce qu'un regard avisé  
Propose grâce à eux une théorie de l'évolution.

Jusqu'à ce que ces pinsons aient dévoilé  
Qu'ils n'étaient en rien des créatures fixées,  
Mais qu'ils évoluaient aléatoirement,  
Au sein de l'hétérogénéité de leur environnement.

Ces pinsons ignoraient alors que des humains  
Maquillaient la lente dynamique du vivant  
En « Progrès » brutal, en système inique et partisan  
Au service du seul profit des humains.

Une fois cette trajectoire substituée et dévoyée,  
Et les humains placés au premier plan  
Dans le classement du vivant,  
L'asservissement de la biodiversité fut légitimé.

A cette évolution travestie des pinsons,  
Succéda la nécessité trompeuse de l'évaluation  
Afin de stimuler sans conteste l'avancée des projets,  
L'avancée profitable à « l'humanité ».

Cette marche forcée et ses partisans  
Se sont appliqués alors à défaire notre appartenance  
Intimement entretissée dans l'écheveau du vivant,  
Excluant notre besoin vital d'alliances.

Heureux sont ces pinsons séculaires  
Eloignés du « Progrès » égoïste,  
De la bousculade consumériste,  
Et si riches de leur vie ordinaire.

Heureux sont ces pinsons reclus dans leur île isolée !  
Ils n'auront peut-être pas à connaître demain  
Les affres d'une dernière solitude, éloignés  
Des vestiges du « Progrès » des humains.

# Des œuvres d'art naturel

Jean-Marc CUGNASSE

La nature génère des existences  
Qui évoluent au hasard des occurrences,  
Qui ne tendent pas à une finalité,  
Qui ne cherchent pas de résultat achevé.

Mais elle offre discrètement  
A l'émerveillement,  
Des créations sans dessein,  
Nées sans l'intervention de l'humain.

Des « œuvres » simples, sans prétention,  
Libres de toute réflexion,  
Ouvertes à notre imagination,  
Accessibles l'instant d'une émotion,

De délicats plaisirs épars  
Qui distraient passagèrement notre pensée,  
Des enchantements qui colorisent notre vivre,  
Qui nous ouvrent des cheminements libres.

Loin de l'art humain qui procède de la conscience,  
Qui reflète l'humain dans sa diversité, sa science,  
L'art naturel nous inspire des champs de possible,  
Nous confronte au hasard, à la gratuité, au fragile.

Loin de l'ostentation des ouvrages vaniteux,  
Il s'expose aux seuls yeux  
De ceux qui le découvrent et n'est Art  
Que dans le plaisir offert au regard.

© Jean-Marc CUGNASSE



© Jean-Marc CUGNASSE

© Jean-Marc CUGNASSE



© Jean-Marc CUGNASSE

# Le ballet des hirondelles

Jean-Marc CUGNASSE

Deux grèbes sont dans la séduction  
Au côté de goélands dans l'inaction  
Sur le lac aujourd'hui paisible  
Et offert au regard disponible.

La forêt de bordure se mire dans l'eau,  
Immobile et dressée,  
Fixant la vision du paysage coloré  
Et relevant l'esthétique du tableau.

Elle souligne alors le ballet incessant  
D'hirondelles lancées dans d'invisibles dédales,  
Effleurant au passage l'eau étale  
Pour ingurgiter un trait bienfaisant.

Moment de vie ordinaire  
Dans toute sa simplicité,  
Enchantement de mon ordinaire  
Heureusement troublé.



# Le survol du goéland

Jean-Marc CUGNASSE

Le goéland survole la cité modernisée,  
Libre dans ce paysage  
Célébré par des artistes dans le passé,  
Au temps où il était encore sauvage.

Libre dans l'éther fluide,  
Il interroge les transformations durables  
Apportées par les humains insatiables  
Autour des circonvolutions labyrinthiques.

Il reste stupéfait en observant  
Cette horde myrmicéenne, déchaînée,  
Se ruant tête-bêche, bruyamment,  
Dans une chorégraphie imposée.

Ce nouveau monde lui apparaît déserté  
Par les animaux tenants des lieux,  
Les de risquer leur vie fragilisée  
A vouloir traverser ces asphaltes.

Le regard vague, le goéland s'éloigne bon train,  
Augurant que cette frénésie sans fin  
Qui submerge aujourd'hui les humains  
Pourrait compromettre leur bien-vivre, demain.

Tandis que ses ailes le portent en toute sécurité,  
Sans cheminement imposé,  
Il savoure cette liberté d'aller  
Qu'il tient de sa longue lignée.



# Devenir vautour fauve

Jean-Marc CUGNASSE

Couché sur un lit douillet  
Agencé sur une vire en légère pente,  
Le poussin vautour patiente  
Dans son domaine, comme confiné.

Le temps n'est pas consistant,  
Demain est ignoré,  
L'avenir n'est pas envisagé,  
Il est seul, comme indifférent.

Sa vie sociale est rythmée  
Par la chaleur parentale et par les becquées.  
Sans visibilité sur d'autres poussins,  
Il se croit sans voisin.

Les grandes silhouettes qui vont et virent  
Devant sa falaise sont comme des mobiles  
Qui distraient son apparente mélancolie,  
Sans l'inciter pour autant à embrasser le vide.

Un jour qu'il ne connaît pas,  
Il fera le pas  
Et il animera à son tour cet espace  
Qui lui fait face.

Il se laissera aller avec imprudence,  
Puis il suivra en confiance  
Et enfin il fera des choix sentis,  
Assuré de son bagage acquis.

Il apprivoisera les ascendances  
Qui lui proposeront des explorations,  
Puis des destinations  
Vers des régions dont il n'a pas connaissance.

Il découvrira alors que sa solitude  
N'était qu'un état temporaire  
Et il se plaira à déployer sa voilure  
Pour partager le plaisir des airs.

L'horizon ne sera plus une frontière  
Mais désormais une voie régulière  
Qu'il empruntera avec constance,  
Encouragé par son expérience.

Il visitera des lointains  
Via des chemins incertains,  
Guidé vers des ressources potentielles  
Par une cartographie immémorielle.

L'Europe, l'Afrique, par-delà mers et monts,  
Autant d'environnements qu'il découvrira,  
Autant de destinations qu'il mémorisera,  
Autant d'expériences qui le construiront.

Loin des délimitations des états puissants  
Aux couleurs rouge sang,  
Son espace vital sera alors à la dimension  
De sa compréhension  
De l'espace vécu et appréhendé  
A la faveur d'alliances renouvelées.



# La forêt habitée

Jean-Marc CUGNASSE

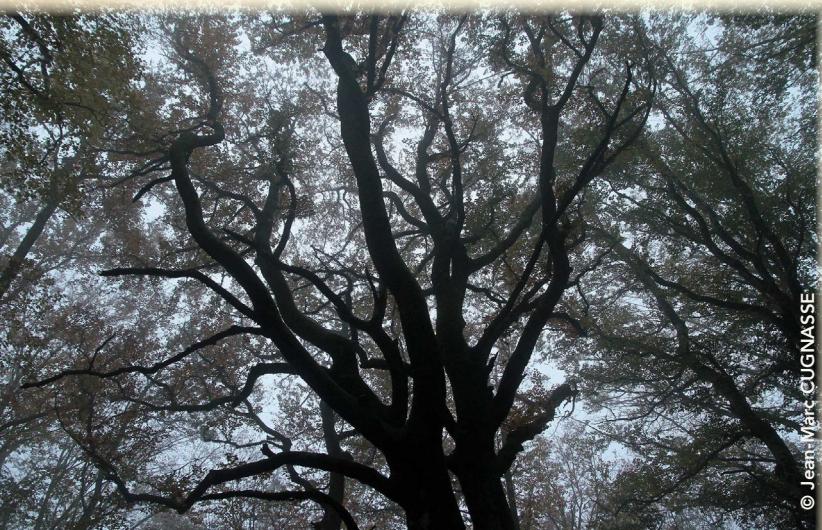
Dans le silence de la forêt immobile,  
Le temps s'évapore entre les arbres,  
Et mes pensées libérées vagabondent,  
Tandis que je me crois seul en ce lieu idyllique.

De l'humus au houpier du chêne luxuriant,  
De la vieille souche à l'éveil du jeune plan,  
De la senteur du pétrichor au murmure des ramées,  
Je savoure mon plaisir et ma liberté.

Des présences sauvages évanescentes,  
Des vivants fameux, cryptiques ou mystérieux,  
Tous mènent des vies débordantes  
Sous mon regard égaré à mille lieues.

Et aujourd'hui,  
Mon plaisir n'est pas de voir ce qui vit.  
Savoir des présences me suffit,  
Ressentir qu'il y a de la vie.

Je me nourris de l'âme de la forêt,  
De cette forêt libre d'évoluer,  
De ces existences dissimulées,  
De l'énergie qui anime ce milieu habité.



## Tisseuses

| Fabrice RODA

Dans le secret des bois, l'Épeire tisse en silence,  
 Ses toiles d'argent luisent aux branches frémistantes.

Parfums d'oraisons, de rosée et de patience,  
 Elle attend, immobile, sa proie innocente.

Sous le ciel d'azur, son abdomen orné  
 D'une croix blanche en l'honneur d'un nom royal,  
 Ses pattes épineuses, d'un éclat détonné,  
 La rendent plus forte qu'un chevalier fatal.

Mais quand l'air la trouble, la guerrière se cache,  
 Elle fuit dans l'ombre, douce en son venin.  
 Seul l'amour la mène, lorsqu'en son antre elle lâche

La vie, la soie et ses fils de destin.  
 Ainsi, chaque nuit, ses toiles effleurent l'ombre,  
 Œuvres fugitives, où s'éteignent mille combres.

Ce poème est extrait de l'ouvrage : « Les métamorphoses : contes et poèmes de Port-Cros et la Sainte-Baume », disponible sur des sites marchands en ligne. Les droits d'auteur sont intégralement reversés au Centre Régional de Sauvegarde de la Faune Sauvage (CRSFS) de la LPO Provence-Alpes-Côte d'Azur.



© Jean-Marc CUGNASSE

# Le saule creux

Pascal PINEL

Au creux de l'arbre camouflé  
Les sens en éveil dans l'attente  
Je suis le saule au crépuscule  
Planté dans la prairie givrée.

Entre mes deux parois d'écorce  
Je suis la forêt-frange qui bruisse  
L'éventail du décor le vent  
Le froid qui tombe avant la nuit.

Et le chevreuil qui apparaît  
Timide là-bas sur la lisière  
Avec ses bois c'est encore moi  
Prêt à fouler l'herbe et le monde.

Une nouvelle venue la chevrette  
Dos rond oreilles dressées m'invite  
À me multiplier toujours  
À ouvrir le bal qui commence.

Mais les acteurs arrivent encore  
Voici la lune Maître Renard  
Au pied du saule fantomatique  
Tout se fige je ne respire plus.

Deux silhouettes soudain se détachent  
Du pré noir bondissent dans le ciel  
Ombres chinoises sur l'horizon  
Se fondent à la Terre moribonde.

Hors de mon saule je me faufile  
Écoutant l'appel impérieux  
De la nuit des étoiles muettes  
La lune pleine m'inonde idylle !

Te dire je t'aime ; 2016

# Quand la pluie tombe

| Pascal PINEL

Quand la pluie tombe  
On oublie  
Le temps qui passe et les soucis  
Dans la grande hêtraie  
On n'entend plus  
La rivière qui coule et les loriots  
La pluie martèle les houppiers du printemps  
Mouille les feuilles d'automne et l'humus  
Abolit le passé l'avenir  
Ensemence l'instant.

Quand la pluie tombe  
On se souvient  
Du Souffle et de la Joie  
Dans la grande hêtraie  
On écoute à nouveau  
La Source et le chant des oiseaux  
La pluie martèle les houppiers du printemps  
Baigne les fleurs nouvelles et l'herbe  
Recrée le monde  
Illumine la Vie !

Te dire je t'aime ; 2016

# Les arbres immobiles

Pascal PINEL

Les arbres immobiles se mirent  
Dans l'eau du voyage et parfois  
Agitant leurs mains de mille feuilles  
Souhaitent bon vent  
À la rivière qui scintille  
Blanche, immaculée de nuages  
Formes sans cesse recomposées  
Ondes infinies  
Vertiges de vies

Dans la transparence du matin  
L'oiseau comme un éclair  
A mis soudain du bleu si beau  
Que la couleur semble encore empreinte  
Au milieu de l'eau  
Qui doucement va  
Vers son destin  
D'immensité...

Vent de neige ; 2006

# Juste ça

| Pascal PINEL

Juste ça

Le chant du coq dans sa prairie matinale

Le soleil rasant et l'herbe dorée

Cette lumière magique qui épouse la blancheur du bouleau

Avec encore un voile dans l'air

Une tourterelle qui passe et disparaît

Qui envoie maintenant sa chansonnette

Derrière ma fenêtre

Juste ça

Pour sentir à nouveau

La vie qui afflue dans mes veines.

Vent de neige ; 2006

# J'ai retrouvé le vent

Pascal PINEL

J'ai retrouvé le vent

Le vrai

Vous savez : le grand vent qui parcourt les montagnes d'Auvergne  
Celui qui la nuit s'enivre de parfums dans les hautes forêts d'épicéas  
Celui qui plonge dans les vallées pour faire vibrer l'onde des lacs  
Celui-là même qui s'élève vers les hauteurs effleurer les roches brûlantes  
Ou bien qui s'amuse avec les papillons ivres

J'ai retrouvé le vent

Le vrai

Vous savez : le grand vent qui passe sur les pays  
Celui qui le jour baigne vos cheveux et vous fait fermer les yeux  
Celui qui traverse votre tête et s'abreuve de pensées  
Celui-là même qui monte vers le ciel pousser les nuages  
Et qui gagne en secret l'oreille des anges.

Vent de neige ; 2006

# Je rêve de m'endormir

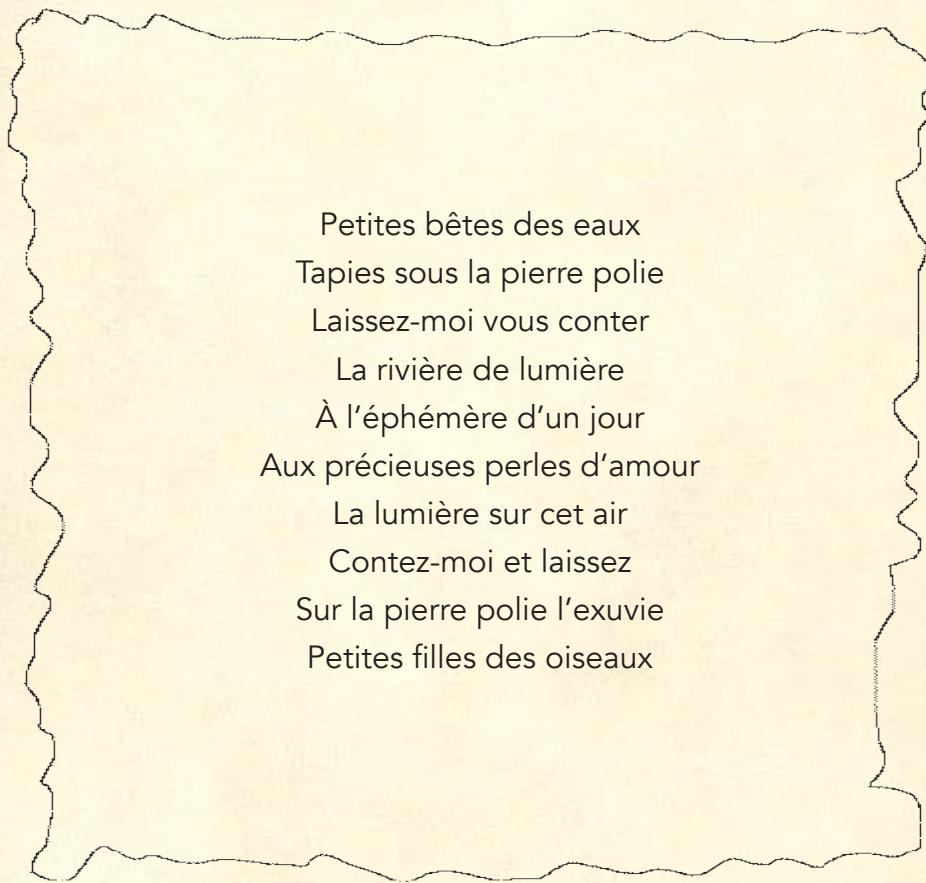
| Pascal PINEL

Je rêve de m'endormir dans une grange oubliée  
Dans une brassée de bon foin de montagne  
M'endormir avec les merles dans un vallon solitaire  
Avec le refrain du ruisseau en voyage  
M'endormir et dormir  
Et puis rêver  
Rêver de terres lointaines et d'océans  
Rencontrer tous les peuples du monde  
Partager la vie d'hommes et de femmes dans mille pays  
Emporter dans mon cœur un petit peu  
D'éternité de chaque regard récolté  
Et puis m'éveiller lentement doucement  
Voir le cerf à l'aurore  
Dans sa robe effleurée de soleil  
Incliner sa ramure vers les perles de rosée  
Et puis m'asseoir sur mon lit d'herbe  
Lentement me lever dans le rayon du matin  
Et enfin  
Marcher avec les papillons.

Vent de neige ; 2006

# Envol

Pascal PINEL



Petites bêtes des eaux  
Tapies sous la pierre polie  
Laissez-moi vous conter  
La rivière de lumière  
À l'éphémère d'un jour  
Aux précieuses perles d'amour  
La lumière sur cet air  
Contez-moi et laissez  
Sur la pierre polie l'exuvie  
Petites filles des oiseaux

*Ricochets de Lumière sur la Bouble ; 2005*

## Équinoxe

Pascal PINEL

Le merle dans le chemin creux lance sa tirade  
 Sur la prairie de printemps au soir qui descend  
 Les dernières lueurs dont s'abreuve la terre-aimant  
 Cèdent l'espace aux musiques des mystérieux nomades

Ils sont revenus avec leurs fils de lumière  
 Tisser l'invisible autour des jaunes ficaires  
 Des corydales des anémones des pulmonaires  
 Des pervenches bleues ouvrant leurs corolles au grand air

Princes des éléments je vous devine à l'écluse  
 Fêtant l'œuvre du jour sur une danse d'écume  
 Ivres de forces stellaires et invoquant les Muses  
 Au premier matin du monde rêvant sous la brume

Sous les arbres nus encore voir demain si belle  
 Des rives l'éclosion en bouquets multicolores  
 Milliers de fleurs en parterre annonçant la mort  
 Du vieil hiver l'éveil d'une saison nouvelle

Le vent passe dans l'herbe les oiseaux rêvent la nuit  
 Sur l'onde la pluie fait des cercles à l'infini  
 Langage céleste de l'équinoxe qui s'enfante  
 La rivière écoute et du bout des lèvres chante

Ricochets de Lumière sur la Bouble ; 2005

## Pulsion

Pascal PINEL

Entraîn<é> transporté par tes flots impétueux  
Danse folle d'après l'orage torrent de forces avide  
J'ai marché sur tes vagues d'écume dans le vide  
D'une nuit pleine lune hantée par le sang des Dieux

Ah ! quel passage ces gorges étroites creuset de vies  
Élémentaires d'éthers d'espaces intemporels  
Souffle le vent dans les granites éclats de sel  
Et gronde l'eau vacarme sur sa propre furie

Saura-t-on jamais où mène cette onde perpétuelle  
Toujours vertige au bord du gouffre du présent  
Tombe la pluie soudain sur mes cheveux d'enfant  
Larmes du passé qui se fondent à l'éternel

Sur la grève nue j'ai retrouvé le chemin  
Un pas tout seul trace d'espérance hors du chaos  
Mon empreinte est là marche tu verras et demain  
S'ouvriront les cœurs sous des embellies d'oiseaux

Calme j'ai dompté le torrent de mes désirs fous  
Las du feu de mes élans la rivière chantonne  
Dans ma tête maintenant quelque chose qui en somme  
À s'y méprendre ressemble au rythme de mon pouls

Ricochets de Lumière sur la Bouble ; 2005

# Le chant du monde

| Pascal PINEL

Avant que la nuit ne t'inonde de ses ombres  
Je cherchais à cueillir sur tes rives un saphir  
Dans ton haleine de brume une lueur dans le sombre  
Une perle d'aurore pour toujours me souvenir

Sur le miroir de tes eaux j'ai vu le reflet  
De grands arbres aux papillons de soleil couchant  
J'ai vu l'oiseau bleu mettre un peu de ciel d'été  
Au milieu des ombres mouvantes diluées dans ton sang

Les deux visages du monde ai-je pensé mais sans peur  
Ma vue s'est brouillée mais tu t'es mise à chanter  
« N'est-il pas temps maintenant d'ouvrir grand son cœur ? »  
Sur toi un tapis de lumière immaculée

*Ricochets de Lumière sur la Bouble ; 2005*

# L'oiseau céleste

François MERLET

François Merlet (1930/2006) cumulait de nombreux talents : photographe, inventeur, journaliste, écrivain, poète, naturaliste complet, écogiste visionnaire... Il n'a cessé de les mettre au service de la cause de la Nature. Ses recueils de poèmes sont déposés au muséum d'histoire naturelle de Bourges, dont nous avons obtenu l'autorisation de reproduction dans cette rubrique grâce à Nathalie Leclerc après accord de la famille représentée par Dominique Merlet.

Perçant cette harmonie si vaste de la plaine,  
Ombre surgie soudain au cœur de l'horizon,  
Le faucon pèlerin vibre comme un frisson,  
En un vol vigoureux et ample qui l'entraîne.

Il rame puissamment de son aile hautaine,  
L'air alangui qui coule à sa vive pression ;  
Et son vol incisif d'une étrange façon  
Gifle le ciel mouillé de douceur chaude et saine.

Tout à coup il replie ses ailes sous le vent,  
Il dévie son essor, s'inclinant vers le sol  
Tombe serres tendues, vertigineusement.

Affolée, la perdrix a jailli de la brume ;  
Lui, rapide et précis, il la lie en plein vol,  
D'un choc étourdissant éclaboussé de plume.

Extrait de *En Penne en Joye !* (partie I) ; 1953.

# Sous bois

François MERLET

Le crépuscule rouge a noyé les taillis  
Où le geai querelleur jase encore, cajole ;  
Tandis que des ramiers, las de leur course folle,  
Se perchent, pénétrant des feuilles le fouillis.

Le geai s'est tu soudain lorsqu'il a tressailli -  
Entrevoyant là-bas un galbe gris qui vole,  
Léger, preste, qui bat de sa longue aile molle  
L'air tenu, lumineux dans le soleil jailli ;

L'épervier aux yeux d'or rase d'un bond agile  
Les arbustes blottis sous la fraîcheur des troncs.  
Queue déployée, ouvrant ses larges ailerons.

Entre les chênes flous, rapide il se faufile ...  
Claquement d'aile - il a frappé comme un boulet  
Un pigeon peint de soir là-haut qui roucoulait !

Extrait de *En Penne en Joye !* (partie I) ; 1953.

## Couche de soleil

François MERLET

Puis les filles de l'air si belles en la moire  
de leur robe de bal traînes acuminées  
chatoyantes de si métalliques reflets  
mauvés ou violets  
aux prestes ricochets  
des galets  
invisibles du jour  
enchevêtrant d'incohérentes arabesques  
trop vite délacées par la fuite véloce.

De conversions en chutes et chutes en planées  
leur vol sans rémittence au ras des graminées  
prolonge ses lacis plus haut que les hauts arbres  
aiguissant contre l'air les lames sans morfil  
de leurs ailes agiles  
harcèle les diptères.

Elles trament partout leurs gazouillis rapides  
et les fils si ténus de ces bleues virevoltes  
pour tisser en tous sens l'harmonieuse étoffe  
de leur vitt vitt tsivitt de leurs vols délibiles.



Tout à coup déchirant le tissu diaphane  
de cris aigus poignants bivis jaillis en balles  
elles fuient vivement percent les joues du ciel  
mouchetant le satin azuré des nuages  
immobiles à force de grimper si haut  
et fondent au soleil leurs vives myriades...

Gracieux, rejailli entre deux peupliers  
l'élégant Hobereau Prince des Martinets  
son bec bleu aiguisé aux meules de la faim  
a décoché au sein du ballet irréel  
des flèches acérées par son regard de proie...  
Il monte vers la nuit glissant sur l'horizon  
jette rageusement sa svelte silhouette  
au front du ciel plombé qu'il étreint de son vol.

Ce soir il n'aura pu briser entre ses doigts  
la frêle vie pétrie d'espace sans limites  
d'une fière hirondelle émue de liberté.

Sa chute en foudre  
blessant le crépuscule  
n'aura point fait saigner un paysage sombre...

Là-bas déchirant l'air endormi à l'est d'ombre  
son vol tranchant pourchasse un papillon de nuit.

Extrait de *En Penne en Joye !* (partie I) ; 1953.



© Michel JAY

## Jean-Henri FABRE

Par Pèire THOUY

Pèire Thouy, auteur de poèmes en occitan dans *Plume de poète*, nous propose ici, en occitan puis en français, une présentation de Jean-Henri Fabre (1823-1915). Suivent des poèmes écrits par le célèbre entomologiste de Sérignan du Comtat (84), accompagnés de leurs traductions.

Tous les écrits de Jean-Henri Fabre sont disponibles sur le site dédié

<https://www.e-fabre.com/biographie/poesie.htm>.

Demest las nombrosas personas que pòrtan aquel patronim de FABRE (e ne soi un de per ma maire !), un a subreviscut amb sos escriches que s'ameritarián d'èsser legit, coneguts, ensenhats, imitats, transmeses. Aquel Jean-Henri faguèt mestiers de diversitat : fabre d'observacions, fabre d'experiéncias scientificas, fabre de mots e de poesias. Per tot dire, un païsan, un òme que viu al país e l'estima. Per el, un mond obèrt sens barradissas, ont lo scientific fa pas qu'un amb lo literari, tanplan coma lo populari amb lo saberut. Enrasigat dins son terraire, la precision de son agach sus l'ambient natural qu'a espelit dins sas òbras es un tresor per las generacions futuras, un modèl de biais scientific, una crida per la diversitat biologica emai lingüistica (es estat majoral del Felibritge), un pet a l'uniformitat. Aquel « mèr dels insèctes » segon Victor Hugo, es « un saberut dels bèls que pensa en filosòf, vei en artista e s'exprimís en poèta » disiá Jean Rostand.

Alara, tal coma la cigala chuca la saba, vos prepausam de popar a doas poesias d'aquel monument polimat e de bona fama qu'es estat Jean-Henri FABRE, lo felibre di Tavan, e de vos embriagar d'aquelas nòtas provençalas (escrichas en grafia mistralenca).

## Jean-Henri FABRE

Par Pèire THOUY



Parmi les nombreuses personnes qui portent le patronyme de FABRE (et j'en suis un de par ma mère), un a survécu avec ses écrits qui mériteraient d'être lus, connus, enseignés, imités, transmis. Ce Jean-Henri fit métiers de diversité : forgeron d'observations, forgeron d'expériences scientifiques, forgeron de mots et de poésies. Pour tout dire, un homme ouvert sans barrières, où le scientifique ne fait qu'un avec le littéraire, tout comme le populaire avec le savant. Enraciné dans son terroir, la précision de son regard sur l'environnement qui s'est épanoui dans ses œuvres est un trésor pour les générations futures, un modèle d'approche scientifique, un appel pour la diversité biologique et même linguistique (il fut Majoral du Félibrige), un outrage à l'uniformité.

Cet « Homère des insectes » selon Victor Hugo, est un « grand savant qui pense en philosophe, voit en artiste et s'exprime en poète » disait Jean Rostand. Ainsi, comme la cigale qui suce la sève, nous vous proposons de téter à des poésies de ce monument polymathe et de grande renommée, que fut Jean-Henri FABRE, *lo felibre di Tavan*, et de vous enivrer de ces notes provençales (écrites en graphie mistralienne).

# La Cigalo e la Fournigo

Jean-Henri FABRE

Poème extrait de :

DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

Jour de Diéu, queto caud ! Bèu tèms pèr la cigalo  
que, trefoulido, se regalo  
d'uno raisso de fiò: bèu tèms pèr la meissoun.

Dins lis erso d'or : lou segaire,  
ren plega, pitre au vènt, rustico e canto gaire:  
dins soun gousié, la set estranglo la cansoun.

Tèms benesi pèr tu. Dounc, ardit ! cigaleto,  
fai-lèi brusi, ti cimbaletu,  
e brandusso lou vèntre à creba ti mirau.

L'ome enterin mando la daio,  
que vai balin-balan de-longo e que dardaio  
l'uiau de soun acié sus li rous espigau.

Plen d'aigo pèr la pèiro e tampouna d'erbaho,  
lou coufié sus l'anco pendaho.

Se la pèiro es au fres dins soun estui de bos,  
e se de-longo es abéurado,  
l'ome barbèlo au fiò d'aquéli souleiado  
que fan bouli de-fes la mesoulo dis os.

Tu, cigalo, as un biais pèr la set : dins la rusco  
tèndro e justouso d'uno busco,  
l'aguio de toun bè cabusso e cavo un pous.  
Lou sirop mounto pèr la draio.

T'amourres à la font melicouso que raio,  
e dóun sourgènt sucra beves lou teta-dous.

Mai pas toujour en pas, oh ! que nàni : de laire,  
vesin, vesino o barrulaire,  
t'an vist cava lou pous. An set ; vènon doulènt  
te prene un degout pèr si tasso.

Mesfiso-te, ma bello : aquéli curo-biasso,  
umble d'abord, soun lèu de gusas insoulènt.

Quiston un chicouloun de rèn : pièè de ti rèsto  
soun plus countènt, ausson la tèsto  
e volon tout : l'auran. Sis arpioun en rastèu  
te gatihon lou bout de l'alo.

Sus ta largo esquinasso es un mounto-davaloo;  
t'aganton pèr lou bè, li bano, lis artèu;

tiron d'eici, d'eila. L'impaciènci te gagno.

Pst ! pst ! d'un giscle de pissagno  
asperjes l'assemblado e quites lou ramèu.

T'en vas bèn liuen de la racaio,  
que t'a rauba lou pous, e ris, e se gaugaio,  
e se lipo li brego enviscado de mèu.

Or, d'aquéliboumian abéura sèns fatigo,  
iou mai tihous es la fournigo ;  
mousco, cabrian, guèspo e tavan embana,  
espeloufi de touto meno,  
costo-en-long qu'à toun pous lou souleias ameno,  
an pas soun testardige à te faire enana.

Pèr t'esquicha l'artèu, te coutiga lou mourre,  
te pessuga loun nas, pèr courre  
à l'oumbro de toun vèntre, osco ! degun la vau.

Lou marrit-péu pren pèr escalo  
uno pato e te mounto, ardido, sus lis alo,  
e s'espasso, insoulènto, e vai d'amount, d'avau.

\*\*

Aro, veici qu'es pas de crèire.  
Ancian tèms, nous dison li rèire,  
un jour d'ivèr, la fam te prenguè. Lou front bas  
e d'escoundoun anères vèire,  
dins si grand magasin, la fournigo, eilabas.

L'endrudido au soulèu secavo,  
avans de lis escoundre en cavo,  
si blad qu'avié mousi l'eigagno de la niue.  
Quand èron lest, lis ensacavo,  
tu survènes alor, emé de plou ris iue.

Ié dises : « Fai bèn fre » ; l'aurasso  
d'un caire à l'autre me tirasso  
avanido de fam. A toun riche mouloun  
leisso-me prene pèr ma biasso,  
te lou rendrai segur au bèu tèms di meloun.

« Presto-me'n pau de gran ». Mai, bouto,  
se creses que l'autro t'escouto,  
t'enganes. Di gros sa, rèn de rèn sara tiéu.  
"Vai-t'en plus liuen rascla de bouto ;  
crèbo de fam l'ivèr, tu que cantes l'estiéu. »

Ansin charro la fablo antico  
pèr nous counseia la pratico  
di sarro-piastro, urous de nousa li courdoun  
de si bourso. – Que la coulico  
rousigue la tripaio en aquèli coundoun!

Me fai susa, lou fabulisto,  
quand dis que l'ivèr vas en quisto  
de mousco, verme, gran, tu que manges jamai.  
De blad! Que n'en fariès, ma fisto ?  
As ta font melicouso e demandes rèn mai.

Que t'enchau l'ivèr ! Ta famiho  
à la sousto en terro soumiho,  
e tu dormes la som que n'a ges de revèi ;  
toun cadabre tounbo en douliho ;  
un jour, en tafurant, la fournigo lou vèi.

De ta maigro pèu dessecado  
la marridasso fai becado;  
te curo lou perus, te chapouto à moussèu,  
t'encafourno pèr car-salado,  
requisto prouvesioun, l'ivèr, en tèms de nèu.

\*\*\*

Vaqui l'istòri veritablo,  
bèn liuen dóun conte de la fablo.  
Que n'en pensas , canèu de sort!  
O ramassaire de dardeno,  
det croucu, boumbudo bedeno  
que gouvernas lou mounde emé lou cofre-fort,

fasès courre lou brut, canaio,  
que l'artisto jamai travaio  
e dèu pati, lou bedigas.  
Teisas-vous dounc : quand di lambrusco  
la Cigalo a cava la rusco ,  
raubas soun béure, e pièi, morto, la rousigas.

Sérignan, 2 mars 1894.



# La Cigale et la Fourmi

Par Jean-Henri FABRE

Poème (traduction en français) extrait de :  
DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

Jour de Dieu, quelle chaleur ! Beau temps pour la cigale  
qui folle de joie, se régale

d'une averse de feu ; beau temps pour la moisson.

Dans les vagues d'or, le moissonneur,  
reins ployés, poitrine au vent, travaille dur et ne chante guère :  
dans son gosier, la soif étrangle la chanson.

Temps béni pour toi. Donc, hardi ! cigale mignonne,  
fais-les bruire, tes petites cymbales,  
et trémousse le ventre à crever tes miroirs.

L'homme cependant lance la faux,  
qui continuellement oscille et fait rayonner  
l'éclair de son acier sur les roux épis.

Pleine d'eau pour la pierre et tamponnée d'herbages,  
la cuvette pendille sur la hanche.

Si la pierre est au frais dans son étui de bois,  
si elle est sans cesse abreuvée,  
l'homme halète au feu de ces coups de soleil  
qui font bouillir parfois la moelle des os.

Toi, cigale, tu as une ressource pour la soif ; dans l'écorce  
tendre et juteuse d'un rameau,  
l'aiguille de ton bec plonge et fore un puits.  
Le sirop monte par l'étroite voie.

Tu t'abouches à la fontaine mielleuse qui coule,  
et du suintement sacré tu bois l'exquise lampée.

Mais pas toujours en paix, oh ! que non : des larrons,  
voisins, voisines ou vagabonds,  
t'ont vue creuser le puits. Ils ont soif ; ils viennent dolents,  
te prendre une goutte pour leurs tasses.  
Méfie-toi, ma belle : ces vide-besace,  
humbles d'abord, sont bientôt des gredins insolents ;

ils quêtent une gorgée de rien ; puis de tes restes  
ils ne sont plus satisfaits, ils relèvent la tête  
et veulent le tout : ils l'auront. Leurs griffes en râteau  
te chatouillent le bout de l'aile.  
Sur ta large échine, c'est un monte-descend ;  
ils te saisissent par le bec, les cornes, les orteils ;

ils tirent d'ici, de là. L'impatience te gagne.  
Pst ! pst ! d'un jet d'urine  
tu asperges l'assemblée et tu quittes le rameau.  
Tu t'en vas bien loin de la racaille  
qui t'a dérobé le puits, et rit, et se gaudit,  
et se lèche les lèvres engluées de miel.

Or, de ces bohémiens abreuvés sans fatigue,  
le plus tenace est la fourmi.  
Mouches, frelons, guêpes, scarabées cornus,  
aigrefins de toute espèce,  
fainéants qu'à ton puits le gros soleil amène,  
n'ont pas son entêtement à te faire partir.

Pour te presser l'orteil, te chatouiller la face,  
te pincer le nez, pour courir  
à l'ombre de ton ventre, vraiment nul ne la vaut.  
La coquine prend pour échelle  
une patte et te monte, audacieuse, sur les ailes ;  
elle s'y promène, insolente, et va d'en haut, d'en bas.

\*\*

Maintenant, voici qui n'est pas à croire.  
Autrefois, nous disent les anciens,  
un jour d'hiver, la faim te prit. Le front bas  
et en cachette, tu allas voir,  
dans ses grands magasins, la fourmi, sous terre.

L'enrichie au soleil séchait,  
avant de les cacher en cave,  
ses blés qu'avait moisis la rosée de la nuit.  
Quand ils étaient prêts, elle les mettait en sac.  
Tu surviens alors, avec des pleurs aux yeux.

Tu lui dis : « Il fait bien froid » ; la bise  
d'un coin à l'autre me traîne  
mourante de faim. A ton riche monceau  
laisse-moi prendre pour ma besace.  
Je te le rendrai, bien sûr, au beau temps des melons.

« Prête-moi un peu de grain ». Mais, va,  
si tu crois que l'autre t'écoute,  
tu te trompes. Des gros sacs, tu n'auras rien de rien.  
« File plus loin, va râcler des tonneaux,  
crève de faim l'hiver, toi qui chantes l'été ! »

Ainsi parle la fable antique  
pour nous conseiller la pratique  
des grippe-sous, heureux de nouer les cordons  
de leurs bourses ... Que la colique  
ronge les entrailles de ces sots !

Il m'indigne, le fabuliste,  
quand il dit que l'hiver tu vas en quête  
de mouches, vermisseaux, grains, toi qui ne manges jamais.  
Du blé ! Qu'en ferais-tu, ma foi !  
Tu as la fontaine mielleuse, et tu ne demandes rien de plus.

Que t'importe l'hiver ? Ta famille  
à l'abri sous terre sommeille,  
et tu dors le somme qui n'a pas de réveil.  
Ton cadavre tombe en loques.  
Un jour, en furetant, la fourmi le voit.

De ta maigre peau desséchée  
la méchante fait curée ;  
elle te vide la poitrine, elle te découpe en morceaux,  
elle t'emmagasine pour salaison,  
provision de choix, l'hiver, en temps de neige.

\*\*\*

Voilà l'histoire véritable,  
bien loin du dire de la fable.  
Qu'en pensez-vous, sacrebleu !  
O ramasseurs de liards, doigts crochus, bombées bedaines  
qui gouvernez le monde avec le coffre-fort,  
  
vous faites courir le bruit, canailles,  
que l'artiste jamais ne travaille  
et qu'il doit pâtrir, l'imbécile.  
Taisez-vous donc : quand des lambrusques  
la cigale a forcé l'écorce,  
vous lui dérobez son boire, et puis, morte vous la rongez.



## Lou Verbouisset

Jean-Henri FABRE

Poème extrait de :  
 DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

Verbouisset, coumpagnoun di mato ensouleiado,  
 verbouisset, superbe rampau  
 de la co-roussو e dóu rigau,  
 que porton, coume tu, coulour de flamejado ;  
 o cerieiso de pastre, o glòri de l'ivèr  
 pèr ti poumeto roujo e toun fuiage vèrd !

Siès prim, mai siès lou fort. Quand la fèro cisampo,  
 en escoubant li coutau rous,  
 fouito lou chaine pouderous ;  
 quand l'eissame jala dóu nivoulas s'escampo  
 e clino de soun fais l'oulivié palinèu.  
 Tu, roubuste cepoun, rises souto la nèu.

Espinches, tranquilas au founs de la baragno,  
 amalugado pèr lou pes  
 e la fre d'un counglas espès  
 que toumbo en candeletu e de si plour te bagno ;  
 alor, requinquiha, mai lou mistrau brusis,  
 mai verdoulejes, mai toun courau trelusis.

Siès lou fort. Sus la tepo, entrevadis e bauco,  
 argelèbre sus li roucas,  
 dins la palun sagno e jouncas,  
 barrulon, cousseja pèr l'alenado rauco  
 qu'a plen boufet toussis janvié l'endoulouri,  
 lou jala ; tu, soulet, alor auses flouri.

Ti floureto à siès rai, souto fueio espelido,  
    Verdalo emé l'ue cremesin,  
        dounon soulas au seresin,  
            que tafuro, afama; la pauro anequelido,  
                la petouso li vèi, repren courage e dis:  
            "Titit! Tout es pas mort dins l'orre chapladis.

Reveirai ma téulocco e moun nis fa de mousso.  
    Aquéo flouris, dounc lou soulèu  
        amoussara pas soun calèu.  
    Es vrai ço que m'an di lou rigau, la co-roussso :  
        tant que lou verbouisset tendra soun pecou dre,  
            mignoto, agues pas pòu, risques rèn de la fre. »

Siés lou bouissoun sacra. Quand, pèr Nouvè, se pauso  
    cacho-fiò, joio de l'oustau,  
        dreissa sus lou pan calendau  
            entre quatre candèlo, un plat de cacalauso,  
                un grèu d'api, uno anchoio em'un tros de nougat,  
                    sus uno assieto bluio en d'oustio plega,  
                        fas piéuta l'enfantoun e rire la ninèio;  
                        fas apensamenti li vèi  
                        que chourlon un chiquet, e pièi,  
                        la calour dóu vin cue revivant lis idèio  
                        au founs de l'esperit, pèr lis an alassa,  
                        ramenton douçamen li causo dóu passat.

Urous, tres fes urous l'ome que li chavano  
    de la vidasso laisson fort !  
    Se dins soun pitre n'es pas mort  
        lou gréu verd afranqui de touto causo vano,  
            aquéo s'enausso e vèi la santo Verita  
                coume lou verbouisset vèi la Nativeta.

Sérignan, décembre 1893

# Le Petit-houx

Par Jean-Henri FABRE

Poème (traduction en français) extrait de :  
DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

Petit-houx, compagnon des buissons ensoleillés,  
petit-houx, superbe rameau  
de la queue rousse et du rouge-gorge,  
qui portent comme toi la couleur de la flamme ;  
ô cerise de pâtre, ô gloire de l'hiver  
par tes petites pommes rouges et ton feuillage vert !

Tu es petit, mais tu es fort. Lorsque la farouche bise,  
en balayant les côteaux roussis,  
fouette les chênes puissants ;  
quand l'essaim gelé du gros nuage se répand  
et fait incliner de son poids le pâle olivier,  
toi, robuste souche, tu ris au-dessus de la neige.

Tu regardes, tranquille au fond des broussailles,  
écrasées par le poids  
et le froid d'une épaisse couche de glace  
qui descend en petites chandelles et te mouille de ses pleurs ;  
alors, regaillardie, plus le mistral ronfle,  
plus tu verdoies, plus ton corail reluit.

Tu es fort. Sur la pelouse, clématite et gramen,  
sur les rochers genêt épineux,  
dans les marais massette et joncs,  
roulent, chassés par l'haleine rauque  
qu'à pleins poumons tousse janvier l'endolori,  
le gelé ; toi seul alors oses fleurir.

Tes petites fleurs à six rayons écloses à la face inférieure des feuilles,  
verdâtres avec l'œil cramoisi,  
donnent consolation au serin,  
qui furette, affamé, le pauvre exténué,  
le troglodyte, les voit, reprend courage et dit :  
« Tirit ! tout n'est pas mort dans l'affreux massacre.

Je reverrai mon toit et mon nid fait de mousse,  
celui-là fleurit, donc le soleil  
n'éteindra pas son luminaire.

C'est vrai ce que m'ont dit le rouge-gorge et la queue rousse :  
« Tant que le petit-houx tiendra sa tige droite,  
petit, n'aie pas peur, tu ne risques rien du froid ».

Tu es le buisson sacré. Lorsque, à la Noël, se pose  
cacho-fiò, joie de la maison,  
dressé sur le pain calendau  
entre quatre chandelles, un plat d'escargots,  
un cœur de céleri, un anchois avec un morceau de nougat,  
plié dans des hosties sur une assiette bleue,

tu fais jeter un cri de joie à l'enfant et rire la marmaille ;  
tu rends pensifs les vieillards  
qui boivent une lampée et puis,  
la chaleur du vin cuit réveillant les idées  
au fond de l'esprit lassé par les années,  
se rappellent doucement les choses du passé.

Heureux, trois fois heureux l'homme que les bourrasques  
de la vie laissent fort !  
Si dans la poitrine n'est pas mort  
le germe verdo�ant affranchi de toutes choses vaines,  
celui-là s'élève et voit la sainte Vérité  
comme le petit-houx voit la Nativité

# Lou Ventour

Jean-Henri FABRE

Poème extrait de :  
DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

L'ivèr fini, quand lou vanèu  
is alo loungarudo passo,  
eilamoundaut, sus l'esquinasso  
dou Ventour se foundon li nèu ;  
à l'alen dou marin, la reialo flassado  
d'eici, d'eila, se rout e pendoulo estrassado.

As dounc pas vergouchno, o gigant,  
de tis espalo de lausih  
quand lou soulèu li deshabih  
as pas vergouchno en replegant,  
pèr faire vèire tout, li pan de ta camiso  
qu'empesavon de gèu li boufet de la biso ?

Agouloupa dins un mantèu  
blanc coume vèntr de couloumbo,  
que te descendidi dins li coumbo  
jusqu'i boudouchno di boutèu,  
fasiés rèn vèire, rèn que la taco negrasso  
de ti bos de faiard butassa pèr l'aurasso.

Ères superbe, enmantela  
d'uno limousino ufanouso,  
alor que la roupo nevouso  
amagavo toun su pela,  
e dins si ple d'argènt tapavo is iue toun rable  
rougnous, enroucassi, fenescla, miserable.

Ères un rèi glourious alor  
que sus lou satin de ta raubo  
gisclavon lou rose de l'aubo  
pièi dòu tremount la braso e l'or ;  
ères lou gigantas vesti de mousselino,  
emé de nivo blanc de-fes pèr capelino.

Ges de nèu. Ti bos souloumbrous,  
entre li roucas e li lauso,  
soun aro, -o tristesso di causo!-  
un maigre bouquet de péu rous  
au crus esgarussi de ta fèro peitriño  
ounte lou loup varaio en liogo de vermino.

Ères un rèi ; siés aro un gus,  
un panouchous à braio routo  
que vai barrulant sus li routo  
li pèd descaus, lou pitre nus,  
e que, pèr acata la misèri di anco,  
met négri petassoun à si guenilho blanco !

Sérignan, 16 mai 1894



© Michel BARATAUD

# Le Ventoux

Par Jean-Henri FABRE

Poème (traduction en français) extrait de :  
DELANGE, Y. 2002. Jean-Henri FABRE. L'Harmas. Editions Librairie Contemporaine.

L'hiver fini, quand le vanneau  
aux ailes allongées passe,  
là-haut, sur la grande échine  
du Ventoux, se fondent les neiges ;  
au souffle du midi, la royale couverture  
d'ici, de là, se rompt et pend délabrée.

Tu n'as donc pas vergogne, ô géant,  
de tes épaules de pierrailles,  
lorsque le soleil les dénude,  
tu n'as pas vergogne en repliant,  
pour faire tout voir ; les pans de ta chemise  
qu'amidonnaient de glace les soufflets de la bise ?

Enveloppé dans un manteau  
blanc comme ventre de colombe,  
qui te descendait dans les combes  
jusqu'aux boursouflures des mollets,  
tu ne faisais rien voir, rien que les taches noirâtres  
de tes bois de hêtres secoués par le vent.

Tu étais superbe, emmantelé  
d'une limousine magnifique,  
alors que la houppelande neigeuse  
couvrait ta tête chauve,  
et dans ses plis d'argent cachait aux yeux ton râble  
raboteux, rocailleux, crevassé, misérable.

Tu étais un roi glorieux lorsque  
sur le satin de ta robe  
jaillissaient le rose de l'aurore  
puis du couchant la braise et l'or ;  
tu étais l'énorme géant vêtu de mousseline,  
avec parfois des nuées blanches pour chaperon.

Point de neige. Tes bois sombres,  
entre les grands rochers et les pierrailles ;  
sont maintenant, -ô tristesse des choses ! –  
un maigre bouquet de poil roux  
dans le creux hérissonné de ta sauvage poitrine  
où le loup rôdaille en guise de vermine.

Tu étais un roi ; maintenant tu es un gueux,  
un truand à chausses délabrées  
qui s'en va errant sur les routes,  
pieds-nus et poitrine au vent,  
et qui, pour couvrir la misère des hanches,  
met haillons noirs à ses guenilles blanches !



© Philippe PAVRE & Kiki

